

La vie psychique à l'orée



des sens



À partir d'une approche sensori-motrice, un atelier thérapeutique propose à de jeunes patients de « laisser des empreintes ». Une relation se noue au fil des séances, entretenue par des jardiniers « arroseurs du quotidien ».

« On laissait des traces derrière nous
Comme des baisers

Des mots d'amour suspendus. »

Cette ancienne chanson de Michel Jonasz (1) me revient en mémoire. Je l'écoutais beaucoup à un moment merveilleux de ma vie personnelle (la future naissance de ma fille) et dans un temps professionnel plus difficile (un changement d'affectation et la fermeture d'un internat pour enfants). Aujourd'hui, ces paroles me trottent à nouveau en tête, alors que je coanime un atelier appelé « Traces ». Ce groupe à visée thérapeutique a une histoire ancienne. Comme souvent en institutions, nous avons affaire à une sorte d'hydre ; on perd une tête, une autre la remplace, le projet s'arrête un temps, repart ensuite nourri de sangs tout neufs. La seule veilleuse qui demeure (pour un temps, car l'heure de la retraite approche) c'est moi, infirmier art-thérapeute et mon souci (et plaisir) de transmettre et d'intéresser mes jeunes collègues aux intérêts multiples des médiations. Pourvu qu'en psychiatrie demeurent encore, un temps, des passeurs...

Le projet initial, conçu une quinzaine d'années auparavant, prévoyait de refaire le parcours mythique qui relie la « trace » à « l'écrit », rien que cela. Il s'inspirait d'un article (2) sur le travail d'un groupe qui utilisait toutes sortes de traces produites par des

enfants en grandes difficultés psychiques pour parvenir peu à peu à l'utilisation de l'écrit, d'abord le prénom, la date... Cette belle perspective était baignée du souvenir d'un médecin qui nous invitait à porter des projets ambitieux, comme par exemple celui de proposer de jouer aux échecs à des enfants psychotiques.

HUIT PROTAGONISTES MOTIVÉS...

Depuis trois ans, cet atelier « Traces » a donc repris à Annecy, avec une animation pluridisciplinaire. Il a lieu tous les vendredis matins dans la salle d'art-thérapie de l'hôpital de jour, pendant une petite heure juste avant le déjeuner, que les enfants et certains soignants prennent dans l'institution.

Quatre enfants, de 4 à 8 ans, composent ce groupe, avec des pathologies et des vécus différents : l'un souffre de troubles psychotiques et les trois autres présentent un spectre autistique plus ou moins important. L'indication pour ce groupe est posée par le médecin de l'unité, au moment de l'élaboration du projet individualisé de soin de chaque enfant. Ce groupe accueille Marlon et Alphonse (deux « anciens » dans l'institution) et Swann et Jean (première expérience de groupe pour eux et pour Jean, première année de prise en charge). Marlon et Jean ont accès à un langage plus spontané, Alphonse et Swann sont dans une communication en écholalie voire dans une stratégie de mutisme, de repli relationnel.

Les quatre adultes qui complètent ce groupe ont des parcours et des statuts professionnels différents :

– Marie-Dominique, orthophoniste nouvellement arrivée chez nous, apporte ses compétences et sa longue expérience de la prise en charge d'enfants autistes et de technique de communication comme les pictogrammes ;

Jacques PÉGAT

Infirmier art-thérapeute,

service de pédopsychiatrie d'Annecy,

avec la collaboration de Marie-Dominique SUBILIA,

orthophoniste, Franck RICHARD, infirmier,

Astrid BRUYENNE, infirmière en stage d'art-thérapie.

– Franck, infirmier récent dans le service, s'intéresse au *holding* institutionnel et à la contenance ;

– Astrid, infirmière, effectue un stage en art-thérapie. Elle découvre aussi la pédopsychiatrie avec ces enfants qui mettent à mal le psychisme et le corps du soignant (morsures, coups, crachats, insultes...);

– et enfin, moi, qui prône l'intérêt et l'utilité des médiations pour garder vivant ce champ du soin psychiatrique.

ne soit pas le seul outil de communication et qu'il nous fallait inclure le corps, le jeu des imitations, élargir le champ des échanges, ne pas tomber dans un système réducteur. C'est-à-dire faire appel à la créativité de tous, des enfants surtout et des thérapeutes.

– **une jolie « carte de membre »**, en couleurs et plastifiée, qui symbolise leur appartenance au groupe. Cinq minutes avant le rassemblement du groupe, je préviens les participants, individuellement, afin de laisser le temps

les trois couleurs primaires (rouge-jaune-bleu), le noir et le blanc. Ce conte permet de scander l'année, une couleur pour chaque période scolaire, avec, pour les enfants, l'élection de leur couleur préférée en fin d'année, ce qui a mis en évidence leurs capacités de différenciation. À chaque séance, ce conte est lu au groupe, soit entièrement, soit en partie en ne ciblant que la couleur travaillée. À cette histoire, à ces couleurs, nous avons associé différentes approches sensorielles,



C'est bien à la perception de l'absence, que nous sommes constamment confrontés, à ce qui nous échappe, et à la douleur inhérente au manque. »

Deux nouveaux et deux anciens, comme chez les enfants. Une histoire de doubles !

Nous pensons qu'une approche sensorimotrice, à la fois régressive et archaïque peut aider les enfants à laisser des traces spontanées révélatrices de soi. Nous tentons d'organiser une relation entre ce qui touche la sensorialité, le geste moteur et la mobilisation psychique en restant vigilants pour que la sensorialité mise en avant ne vienne pas envahir l'enfant d'affects négatifs ou trop excitants. Le support groupal nous semble également une enveloppe favorisant la contenance, l'apaisement, avec les jeux de miroir et d'identification et la présence étayante des soignants.

UN DISPOSITIF ÉVOLUTIF

Forts de l'expérience des deux premières années, nous avons intégré à notre dispositif des propositions de Marie-Dominique :

– **des pictogrammes** pour traduire les ressentis (joie, colère, énervement). J'ai moi-même réalisé mon premier pictogramme (sur l'étonnement), sans avoir l'impression de trahir ni la psychiatrie ni la psychanalyse mais plutôt en prenant du plaisir à ce dessin sans préention. Pour Alphonse, affirmer son refus, son déplaisir, avec une représentation explicite du « non » (pictogramme, expression corporelle et verbale) lui a aussi permis de se positionner dans le groupe et d'affirmer sa personnalité.

L'utilisation de pictogramme, d'une image identique pour tous, expressive mais simple, a été un élément important, un terreau commun pour établir une communication. Nous référant à Serge Tisseron (3), nous gardions en tête que l'image contient tous les sens. Le pictogramme a été plus qu'un support, un starter à la verbalisation. Nous avons le souci qu'il

aux enfants de chercher leur carte avec l'aide des adultes présents. D'emblée, cette étape nous renseigne sur les compétences et les appétences de chaque enfant.

Toute l'année, Marlon, qui investit beaucoup la sphère buccale, soit en suçant son pouce soit en ayant toujours quelque chose à l'intérieur, mâchouille continuellement sa carte, les traces de dents et de salive la transformant bien vite en un lambeau de papier dégoulinant, comme un autoportrait de solitude et d'abandon.

À l'inverse, Alphonse et Jean prennent soin de leur carte. Ils la préparent, la rangent soigneusement dans la boîte prévue à cet effet, la récupèrent sans se tromper en fin de séance. L'aspect maniaque, obsessionnel de ces deux enfants se reflète à la fois sur l'état de leur carte, qui ne comporte ni un pli, ni une égratignure, ni la moindre griffe de rébellion mais aussi dans leur manière de s'en servir, sans trop livrer de soi, dans ces apparences trop lisses.

Swann quant à lui oublie sa carte. Il faut lui rappeler de la prendre, mais il la lâche, la perd, comme le mode relationnel qu'il établit autour de lui, rien ne tient vraiment, ni ne s'accroche. Sa modalité sensorielle privilégiée est l'odorat, il flaire tout ce qui l'entoure, objets ou personnes (en particulier dans les plis de la peau, là où la sudation laisse le plus de traces). Cette carte plastifiée demeure pour lui un objet incongru. La clinique, l'observation de ces enfants est ainsi riche de mille petits détails qui paraissent anodins mais nous renseignent sur l'état psychique de l'enfant.

– Par ailleurs, cette année, nous avons encore davantage utilisé les différents modes sensoriels. Marie-Dominique a inventé **un conte** sur les couleurs, qui relate un concours entre

tactiles et gustatives (goût, odeur, plaisir, déplaisir). Le groupe s'en est emparé, comme de véritables déclencheurs de créativité tant au niveau individuel que collectif. Des mécanismes d'identification groupale se sont joués en particulier autour du plaisir. Lors de séances avec du coca-cola, les participants se sont spontanément mis ainsi à faire des bulles avec des pailles. Dans un mouvement unitaire, laisser des « tâches-traces » de cette effervescence est devenu un véritable plaisir. L'attention portée à tous, l'observation et le décodage attentif du groupe et de ses multiples canaux de communication nous a montré l'importance d'aborder l'enfant dans sa globalité, ne pas réduire notre observation, notre attention et notre analyse aux symptômes, surtout quand ils sont trop visibles.

UNE SÉANCE TYPE

• Vendredi matin, **Astrid et moi préparons la séance**. Nous relisons rapidement nos notes de la semaine dernière et nous réimprégnons ainsi de l'ambiance de l'atelier, sans nécessaire pour se rendre disponible à ce qui pourrait advenir. Nous sortons les dernières réalisations des enfants et les installons sur le chevalet, préparons le matériel pour la relaxation et les prochaines peintures.

• Cinq minutes avant le début de la séance, **nous toquons aux portes des groupes de vie, pour informer les enfants concernés** qu'ils peuvent commencer à se préparer (trouver leur carte, ronchonner ou être surpris par l'heure qui arrive si vite...). Nous profitons de ces dernières minutes pour faire le point avec Marie-Dominique et Franck. Aller chercher chaque enfant nous donne déjà des informations précises sur sa disponibilité : plaisir manifeste de Jean, colère de Marlon à qui tout ce qui lui est proposé arrive toujours au mauvais

moment... Swann, lui, s'agrippe, teste notre contenance et respire notre odeur : créer une enveloppe olfactive confuse entre l'autre et lui reste sa manière d'entrer en contact. Enfin, Alphonse qui évoquait au début de l'année tout un bestiaire de monstres ou jargonnait une langue non répertoriée, a peu à peu adopté un langage spontané, compréhensible, dans un vrai souci d'échange.

- **Arrivé dans la salle, chacun dépose sa carte** dans la petite boîte décorée des traces de leurs mains (l'un des premiers actes créateurs de l'année, premières inscriptions), puis s'installe. Au début, les places semblent immuables mais un petit jeu de « prendre la place de l'autre » fera émerger l'envie et la rivalité. Nous regardons et évoquons le travail réalisé la semaine précédente afin d'insister sur l'inscription chronologique et les liens qui se tissent d'une séance à l'autre.

- **Vient ensuite le moment de la relaxation**, un massage du dos est proposé avec différentes petites balles (des picots recouvrent ces balles pour créer un panel de sensations) ou dou dou, pour placer d'emblée l'enfant dans un registre sensori-moteur. À l'instar du développement normal de l'enfant, cet atelier propose de refaire le parcours qui va de l'imperceptible au perceptible, de l'indicible au dicible, de la trace sous toutes ces formes à une représentation la plus élaborée possible. Temps de décompression, d'immobilité, de lâcher-prise, sentiments divers et évolutifs des enfants. Parfois une grande harmonie s'instaure, un grand calme s'installe avec une musique qui fait enveloppe. Pendant une période assez longue, Marlon opposera cependant à cette détente un refus, en lien avec son vécu en foyer qui ferme l'accès au doux, au tactile, oserions-nous dire au maternel. Alphonse émettra des commentaires de plus en plus précis sur le rythme et la qualité de la relaxation qui lui est proposée, « moins vite, moins fort... »

- **Vient ensuite l'oralité**, le temps du conte, de la parole comme soutien au rêve éveillé. L'histoire est lue ou dite par Marie-Dominique, en entier ou en partie suivant la trame imaginée. L'intensité de l'écoute des enfants nous surprend. Les regards sont tournés vers la conteuse, le corps mobilisé, engagé, dans cette action passive. Puis les interactions deviennent de plus en plus importantes, au fur et à mesure des répétitions et de la connaissance de l'histoire. Marlon, Jean, même Alphonse, intègrent l'histoire du concours et le principe d'association entre les couleurs et différentes représentations (formes, ingrédients...) qu'elles peuvent revêtir. Swann semble surtout porté, bercé par la voix, ses

remarques sont toujours en léger décalage. Rapidement, nous associons couleurs et aliments, le rouge avec la tomate, les fraises, le sirop de grenadine... Cette association s'avère très créative pour le groupe, comme si incorporer un aliment lié à une couleur permettrait de mieux figurer ce qui a été présent et maintenant s'absente, disparaît. Conscients également de ce jeu et de cet enjeu qui pourraient être vite sclérosants, nous jouons la partition du « pas toujours pareil ».

- **Ensuite vient le moment de la réalisation**, traces en particulier avec les mains, les doigts, les ongles parfois. Puis peu à peu les œuvres sont de plus en plus élaborées et représentatives, avec une esthétique qui ne cesse de nous étonner. Avec le bleu par exemple, nous proposons des aquarelles, du sel, des pipettes d'eau. Pour le blanc, des réalisations se construisent avec la neige tombée en abondance et tardivement, surprise sensorielle du froid, du cotonneux qui rapidement fond et devient liquide, laissant des traces à peine perceptibles mais dont tous se souviendront. Cette dernière partie créatrice conclut et matérialise cette petite heure de découverte commune. Les œuvres des enfants sont les fruits de cette expérience partagée, il s'agit véritablement d'une co-création où le groupe joue un rôle de partenaire à part entière. À la fin de l'étude de chaque couleur, une réalisation collective est proposée pour affermir ces incidences groupales et inscrire chacun dans cet idéal du groupe auquel il nous faut bien croire...

- Dernier temps pour retrouver un peu de calme avant de se séparer, **une chanson nous rassemble tous** devant un tableau rempli d'images illustrant les paroles. Cet air enfantin et gai de Jean-René, *Viens avec nous*, (4) a été choisi et illustré par une ancienne orthophoniste du groupe. Une trace encore...

- **Les enfants sont reconduits dans leur groupe de vie**, c'est le temps du rangement, du débriefing, nous échangeons sur nos ressentis avec comme souci principal le bénéfice que l'enfant a pu en retirer. Cette ultime séquence me fait toujours penser à ce que Sainte-Thérèse d'Avila (5) nomme « *la vaisselle de l'âme* » : nous nettoyons les locaux, le matériel utilisé, certes, mais en même temps nous lavons nos sentiments, nous trions, réparons nos éprouvés non pour effacer ce qui a été vécu mais pour tenter d'en donner un minimum de sens, de remettre de l'ordre.

Didier Anzieu (6) insiste sur le fait que « *les sens sont sensationnels* », c'est-à-dire qu'ils dépassent, débordent, enrichissent la

psyché et nous inscrivent dans un vécu où une part d'indicible demeure. Anne Brun (7) parle de sensori-motricité, de vécus ou de non vécus sensoriels traumatiques, défailants (pour de multiples raisons dont les conséquences sont ensuite une évolution dysharmonique où la souffrance n'est pas exclue). Grâce notamment à des expériences avec des médiums malléables, la peinture en particulier, un possible pourrait se rejouer par le biais du champ sensoriel. Ce que nous disent ces deux auteurs (tout comme Winnicott [8], Roussillon [9], Kaës [10]...) c'est que la vie psychique apparaît à l'orée des sens. Du moins c'est que nous comprenons de ces théories, qui nous servent, entre autres, de main courante psychique dans nos ateliers

« JE PARS DONC... JE RESTE »

Toute l'année, ce groupe poursuit son aventure, avec une évolution importante pour chacun.

Seul bémol, les absences de Swann accentuent son écart avec les autres et son inscription dans l'espace groupal.

Jean affiche une personnalité plus enjouée, vivante, moins lisse, il s'affirme et se positionne comme le leader du groupe.

Alphonse utilise de plus en plus un langage direct où le « je » prédomine, sortant de l'évocation systématique de monstres (sans doute des personnages de vidéos) pour nous dire et nous traduire de manière très perceptible ce qu'il ressent dans cet « ici et maintenant ».

Marlon, avec des hauts et des bas, des rages, des abattements, se montre lui aussi très créatif, déposant des signes symboliques dans ses traces, inventant des néologismes, acceptant la négociation.

Au printemps, à la suite d'imbroglis internes et administratifs, Marie-Dominique doit subitement quitter l'hôpital de jour et laisser le groupe en plan. La rythmicité, la régularité, la permanence prônée comme paroles d'évangile sont bien mises à mal. Prise de court, comme nous, elle annonce son départ au groupe en fin de séance. Marlon en est le plus affecté, il est le plus proche de Marie-Dominique : tout changement, toute absence est une blessure, une brûlure insupportable. L'après-midi, lors de notre réunion institutionnelle hebdomadaire, je demande (avec son accord préalable) si Marie-Dominique peut rester dans ce groupe jusqu'à fin juin. Une négociation s'engage avec les responsables de l'unité de jour, qui aboutit au maintien du dispositif. À la séance suivante, Marlon est tout surpris de retrouver sa « *Cocominique* » (comme dit Swann) : « *Tu avais dit que tu*

partais, mais tu restes ! » Ce cadre malgré tout garanti, cette fiabilité reconquise permettent un travail d'inscription dans le temps et la durée qui me semble fondamental. Le groupe assuré de ses enveloppes peut envisager la fin de l'année avec sécurité.

QUELQUES POUSSÉS DANS LE JARDIN

La dernière séance, où sont traditionnellement rendues et triées les réalisations des enfants, illustre l'intérêt et les bienfaits de cet atelier. Nous avons proposé un court bilan, pour montrer à quel point les éprouvés vécus tout au long de l'année ont effectivement fait traces et laissé des empreintes mnésiques singulières pour chaque enfant. Nous pensions que cette étape n'allait durer que quelques minutes mais les qualités d'évocation, de mémorisation du groupe, le rappel de petites anecdotes, ont finalement occupé tout le temps de l'atelier. Le groupe devient une sorte de chorale, la parole reprise en écho forme un récit spontané. Même Swann, un temps happé par des photos, intervient pour apporter sa petite touche, légèrement décalé. Pour les quatre adultes, le bilan est très satisfaisant et positif pour les enfants, qui se sont transformés et ont développé leur capacité relationnelle. Compte tenu de l'aspect expérimental de ce groupe et des événements qui ont menacé le cadre, nous sommes très satisfaits d'avoir pu mener à bien cette médiation sensorielle à partir de l'oralité sous des formes variées.

Nous avons cependant noté que cette approche provoque parfois beaucoup d'agitation et d'excitation. Dans ce cas, la sensorialité recherchée (autour du tactile par exemple ou de l'oralité) ne permet plus l'enrichissement de la personnalité et met à mal l'équilibre interne si fragile des enfants. Est-ce une question de contenance, de gestion des sens

entre eux, une forme d'homéostasie sensorielle, comme si un sens faisait « flamber » tous les autres ? Nous avons travaillé pour que l'éprouvé ne se transforme pas systématiquement en rage, colère, refus ou repli voire inhibition mais qu'il soit un tremplin pour l'unité et l'évolution de l'enfant. Pour Marie-Dominique, « *dans la mise en lien de la sensorialité, du geste et du psychisme, nous avons tenté de réorganiser une pensée morcelée, une perception fragmentée, un geste pulsionnel et des émotions non gérées pour que la trace devienne support d'expression parmi les autres, favorisant une certaine concentration, un rassemblement* ». Notre but était de tenter de réamorcer une véritable revalorisation narcissique. La transformation peu à peu de l'enfant, l'apaisement, ont été les marqueurs de cette évolution.

Lors de ce bilan, Franck a émis une proposition quant aux « cartes de membres ». Ne pourrait-on pas donner plus de sensorialité à ces morceaux de papier plastifié, fonctionnels certes mais si différemment investis ? Une idée sans doute en réponse au comportement olfactif de Swann : une carte avec des odeurs, un aspect tactile ? Cette question, en suspens, pose la problématique de la représentation. Comment un enfant peut-il se représenter les choses qui disparaissent, manquent, s'absentent définitivement ? Peut-on compenser par des outils, réduire par des stratégies organisationnelles, atténuer cette incapacité ou cette difficulté ? Je ne suis pas sûr qu'il faille colmater. C'est bien à la perception de l'absence que nous sommes constamment confrontés, à ce qui nous échappe, que nous ne pouvons maîtriser, et à la douleur inhérente au manque. C'est peut-être l'une des plus grandes activités psychiques de l'être

humain avec en contrepoint l'activité créatrice pour compenser ce travail de perte dont l'habit suprême est le deuil.

En réalité, nous ne sommes que de modestes jardiniers, il y a sans doute de grands agronomes, des inventeurs fêrus de modifications génétiques et puis nous, humbles arroseurs du quotidien (11). Nous restons dans ce « terre à terre » de la relation, de l'expérience partagée. « Traces », c'est peut-être bien le postulat essentiel du soin, mais aussi de toute approche humaine, qu'il reste quelque chose d'inscrit, d'ancré à partir de ces rencontres, de ces expériences : quelques traces indélébiles, des lucioles de mémoire qui brillent à travers le temps.

1 – Michel Jonasz, *Des traces derrière nous, de l'album Unis vers l'uni*, 1985.

2 – Stitelmann Jacques (1995), *La Trace et la mémoire*, journal de l'ARAET n° 2.

3 – Tisseron Serge (2005), *Psychanalyse de l'image*, Dunod.

4 – Jean-René, *Chante pour les enfants de trois ans et plus*, Éditions Bulles de Savon, 2000.

5 – A propos de Sainte-Thérèse d'Avila, voir Christian Bobin *L'éloignement du monde*, éditions Lettres vives, 1993.

6 – Anzieu Didier (1985), *Le Moi-Peau*, Dunod.

7 – Brun Anne (2007), *Médiations thérapeutiques et psychose infantile*, Dunod.

8 – Winnicott Donald Wood (1989), *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Payot.

9 – Roussillon (2001), *Le plaisir et la répétition, théorie du processus psychique*, Dunod.

10 – Kaës René (2013, 2^e édition), *Un Singulier Pluriel*, Dunod.

11 – Serpsy (2008), *Colloque L'éloge des petits riens*.

Résumé : Au service de pédopsychiatrie d'Annecy, quatre professionnels d'horizons différents coaniment un groupe thérapeutique appelé « traces ». Il s'agit de permettre aux enfants, par une approche sensori-motrice, de produire ses traces révélatrices d'eux-mêmes. L'auteur présente une année de fonctionnement de ce groupe, mettant en évidence l'intérêt de cette médiation et les évolutions qu'elle a permises pour chaque participant.

Mots-clés : Art-thérapie – Atelier d'expression – Cas clinique – Créativité – Équipe pluridisciplinaire – Pédopsychiatrie – Sensorialité – Soins psychiatriques.